

le faite. Les hommes l'avaient abandonné depuis les jours du déluge, en désordre proférant leurs paroles. Le tremblement de terre et le tonnerre avaient ébranlé la brique crue, avaient fendu la brique cuite des revêtements; la brique crue des massifs s'était ébranlée en formant des collines. Le grand dieu Mérodach a engagé mon cœur à la rebâtir; je n'en ai pas attaqué les fondations. Dans le mois du salut, au jour heureux, j'ai percé par des arcades la brique crue des massifs et la brique cuite des revêtements. J'ai inscrit la gloire de mon nom dans les frises des arcades. J'ai mis la main à reconstruire la tour et à en élever le faite; comme jadis elle dut être, ainsi je l'ai refondée et rebâtie; comme elle dut être dans les temps éloignés, ainsi j'en ai élevé le sommet¹. »

Au sujet de la phrase qu'il traduisait : « Les hommes l'avaient abandonné depuis les jours du déluge, en désordre proférant leurs paroles, » M. Oppert disait : « Personne ne contestera le grand intérêt qui se rattache à cette phrase et qui fait de ce monument un des plus remarquables, sinon le plus important de tous les documents trouvés jusqu'ici². » Par malheur, le sens qu'il a donné à la phrase de Nabuchodonosor n'est pas le vrai. En 1863, il le maintint dans son *Expédition en Mésopotamie*³, mais il l'a abandonné depuis, dans le cours d'épigraphie assyrienne, qu'il fait avec tant de science au Collège de France. François Lenormant, qui avait accepté la première traduction de M. Oppert dans son *Manuel d'histoire ancienne de l'Orient*⁴, l'a aussi rejetée dans son *Essai de commentaire des fragments cosmogoniques de Béroze*⁵, où il propose une traduction qui lui est particulière

¹ Oppert, *Études assyriennes*, p. 192-193, ou *Journal asiatique*, 1857, t. x, p. 218-219.

² *Études assyriennes*, p. 92.

³ *Expédition en Mésopotamie*, t. 1, p. 213.

⁴ *Manuel*, t. 1, p. 37.

⁵ *Essai*, p. 351-352.

et dans laquelle il emprunte en partie à M. Oppert, en partie à H. Rawlinson et Fox Talbot.

L'inscription est si importante qu'elle mérite d'être soigneusement étudiée et discutée. Il est donc nécessaire de faire connaître la manière dont l'entend François Lenormant. Le sens, selon lui, est celui-ci : « Le temple des Sept lumières de la terre, le monument des souvenirs de Borsippa, a été construit par le roi le plus antique; *il lui avait donné 42 mesures agraires (de superficie)*, mais il n'en avait pas élevé le faite. Depuis les jours du déluge, *on l'avait abandonné sans entretenir ses déversoirs d'eaux (pluviales)*¹; aussi les pluies et la tempête avaient dispersé la construction en briques crues; les revêtements en briques cuites s'étaient fendus, la brique crue des massifs s'était éboulée en formant des collines. »

D'après cette version, l'inscription de Nabuchodonosor ne fait aucune allusion à la confusion des langues, elle ne compte point par générations le temps qui s'est écoulé depuis l'érection primitive de la tour, elle semble en attribuer la ruine à des causes purement naturelles et à l'intempérie des saisons. La version de Fr. Lenormant fait cependant remonter cette ruine à l'époque du déluge, et traduit avec M. Oppert *yum rikut* par « depuis les jours du déluge. » Sir Henry Rawlinson, Fox Talbot et le docteur Eberhard Schrader vont encore plus loin que le commentateur de Béroze : ils lisent *yumi ruquti*, expression très fréquente dans les textes cunéiformes, au lieu de lire *yum rikut* et traduisent « des jours reculés, » au lieu de « jours du déluge². » Ainsi disparaissent de l'inscription de Borsippa les

¹ Sur les conduits ménagés pour l'écoulement de la pluie, voir G. Perrot, *Histoire de l'art*, t. II, p. 159-161.

² H. Rawlinson, dans le *Journal of the Royal Asiatic Society*, t. XVIII, p. 31; Fox Talbot, *ibid.*, p. 38; E. Schrader, *Die Keilinschriften und das alte Testament*, 1872, p. 38-39.

traits les plus frappants qui confirmaient le récit biblique.

Que faut-il donc penser de la valeur des traductions que nous venons de rapporter, et comment peut s'expliquer une si grande variété de sens dans un texte si court? Le sens des mots assyriens, il faut le reconnaître, n'est pas toujours parfaitement sûr, mais la lecture surtout offre dans plusieurs cas des incertitudes presque invincibles, et l'on ne peut affirmer d'une manière positive quel est le mot figuré par certains signes. Or, le passage dont nous nous occupons en ce moment est un de ces passages difficiles. Il importe de rappeler ici quelques explications, quoique nous les ayons déjà données¹, parce qu'il est nécessaire de les avoir bien présentes à la mémoire.


L'écriture assyrienne, comme nous l'avons remarqué, est tantôt phonétique, tantôt idéographique, c'est-à-dire, qu'elle exprime les mots, tantôt par des signes qui en représentent les sons, tantôt par des signes qui en représentent, non pas les sons, mais seulement l'idée, de la même manière que nos chiffres 1, 2, qui ne représentent pas alphabétiquement les sons *un*, *deux*, mais seulement les idées de un, de deux, si bien que le même signe que nous prononçons un, deux, est prononcé par un Anglais *one*, *two*, par un Allemand *ein*, *zwei*. Mais l'écriture assyrienne a, de plus, des complications qui lui sont propres.

De même que notre signe *o* peut représenter la voyelle *o*, ou un zéro, de même un signe idéographique cunéiforme peut représenter une syllabe ou une idée, sans qu'il soit toujours possible de distinguer s'il est idéographique ou phonétique. Ajoutons que, pour comble de difficultés, le même signe peut avoir plusieurs valeurs phonétiques et idéographiques diverses². De là, dans la lecture, et par

¹ Voir plus haut, p. 169-170.

² Cet emploi si étrange pour nous de la *polyphonie* existe aussi en

conséquent dans le sens, des incertitudes parfois insurmontables. Ainsi, dans l'inscription de Borsippa, le signe qui est traduit *vies humaines* par M. Oppert, *mesures agraires* par M. Fr. Lenormant, *coudées* par sir Rawlinson, ainsi que par MM. Fox Talbot et Schrader, reçoit ces valeurs diverses parce qu'il les a en effet ailleurs dans des passages différents et qu'il est impossible de reconnaître ici d'une manière sûre quelle est la signification qu'on doit préférer.


Le signe babylonien traduit de la sorte est composé de deux clous horizontaux, coupés par quatre clous perpendiculaires, . Il a ordinairement la valeur phonétique de *u*, et quelquefois les valeurs syllabiques de *yu*, *sam*, *sav*, *šam*, *šav*, *kus*¹. Il a de plus les valeurs idéographiques suivantes, *ilu sa nab ari* (?); *matuv*, « terre, » *panu* (?); *'inu*, « mesure de liquides; » *uznu*, « poids, » *punu*, « ordre, » *mahru*, « mesure; » *sibu*, « sept fois, soixante-dix-sept fois; » *amaru*, « vie humaine, durée de 70 ans; » *ablusu*, « libratio. » Ces différentes significations nous sont fournies par un précieux syllabaire, découvert à Ninive dans la bibliothèque d'Assurbanipal et publié par M. Oppert². Elles pa-

égyptien, dans l'écriture hiéroglyphique, où le signe qui représente idéographiquement « le crocodile » et se lit alors *msuh*, peut se prononcer aussi *sbah* « diminuer, » et *ati* « frapper. » De même une momie étendue indique l'embaumement, et son expression phonétique est tantôt *hat*, « corps, » tantôt *hars*, « embaumer, » tantôt *sah*, « momie. »

¹ J. Ménant, *Syllabaire assyrien*, partie 1, n° 13, p. 182-183.

² *Expédition en Mésopotamie*, t. II, p. 58. Il faut ajouter cependant que plusieurs de ces valeurs sont contestées et paraissent l'être légitimement, en particulier la valeur *amaru* signifiant « vie humaine. » La durée de 70 ans qui lui est attribuée n'est qu'une hypothèse, appuyée sur le Ps. LXXXIX (hébreu, xc), 10. Sur le syllabaire auquel M. Oppert a emprunté ces diverses significations et sur ses indications réelles, voir J. Grivel, *Revue critique de l'inscription dite de Borsippa*, dans la *Revue de la Suisse catholique*, juin 1872, p. 487. — M. Sayce, dans son *Elementary Grammar of the Assyrian Language* (1876), donne seulement les

raissent tirer leur origine de la forme primitive du caractère, qui représentait hiéroglyphiquement une terre arpentée et mesurée. L'idée de mesure terrestre fut ensuite étendue successivement à toute idée de mesure en général, mesures de poids ou de longueur, de jaugeage ou de temps.

On s'explique maintenant sans peine comment la traduction du texte de Nabuchodonosor que nous examinons peut être différente. En face du caractère babylonien , l'assyriologue doit d'abord se demander s'il lui faut attribuer une valeur syllabique¹ ou bien une valeur purement idéographique. Ici, comme avec les valeurs syllabiques on ne peut former aucun mot, il est évidemment nécessaire de les exclure. Mais quelle est alors la valeur idéographique qui mérite la préférence? M. Oppert s'est prononcé pour la mesure du temps, *amari*, parce que le contexte semble indiquer une date², cependant ce point est contestable et les autres interprètes ont préféré une mesure de superficie.

La traduction de cet idéogramme était donc malaisée, surtout aux débuts de l'assyriologie. Et pourtant, quoiqu'elle ne soit pas sans importance, elle est loin d'avoir la gravité des autres passages sur lesquels on n'est pas d'accord. Tous les genres de difficultés et d'embarras, qui peuvent arrêter l'exégète moderne dans le déchiffrement des cunéiformes,

valeurs et significations suivantes : « *hu, u, sam, cus, umu*, » « the same, » *ammatu*, « a cubit, » *ahu*, « brother (?), » *acalu*, « to eat. » N° 226, p. 20.

¹ Un signe a une valeur syllabique lorsqu'il faut lui donner le son qu'il représente phonétiquement. Chaque signe cunéiforme non idéographique représente une syllabe, les Assyriens n'ayant pu décomposer davantage les mots et n'ayant point su séparer les consonnes des voyelles. Voir plus haut, p. 138, 162.

² Sir Henry Rawlinson, tout en traduisant *coudées*, dit dans une note : « The phrase is very important, but very doubtful. I had at one time supposed the passage to give the date of the building of the temple, » *Journal of the Royal Asiatic Society*, t. xviii, p. 30-31.

se réunissent dans ces quelques lignes de l'inscription de Nabuchodonosor. Les mots *ultu yum rikut*, qui sont traduits « depuis les jours du déluge, » par MM. Oppert et Lenormant, sont traduits « à cause des jours reculés, » par sir H. Rawlinson et Fox Talbot¹. Les seconds rattachent le mot *rikut*, qu'ils changent en *ruqut*, à l'hébreu *rahôq*, « éloigné, » et lui donnent le même sens qu'à la locution *ultu yumi ruquti*, qu'on rencontre dans plusieurs inscriptions. M. Oppert explique au contraire le mot *rikut* de cette manière : « J'ai cru pendant longtemps que *rikut* était parent de la racine *rahaq*, « éloigné, » et, en vérité, cette même expression se lit souvent avec le mot « jour, mais... ce mot « éloigné » s'écrit toujours avec un *qof*, non par un simple *caph*, toujours *ruqut* et jamais *rikut*; donc, il est permis de conclure à la non identité de ces termes. Le mot *rikut* nous rappelle une ancienne racine babylonienne *ruk*, parente de l'hébreu *ruq*, « inonder. » Les lexiques arabes nous disent que *roukh* était un terme de la Mésopotamie signifiant « onde. » Nous voyons dans *rikut* le terme par lequel les Babyloniens désignaient le déluge². » Ces raisons de M. Oppert ont déterminé Fr. Lenormant à conserver la traduction « depuis les jours du déluge. » Le désaccord entre les assyriologues français et anglais provient ici, comme on voit, de ce qu'un mot, dont la signification n'est pas certaine, est rattaché à deux racines différentes. Du reste, la traduction du colonel Rawlinson et de M. Talbot est fautive au moins en ceci, c'est qu'ils prennent pour une cause de la ruine de la tour, ce qui, en réalité, en marque la date : car il faut certainement lire *ultu yum rikut*; or, ces

¹ *Journal of the Royal Asiatic Society*, t. xviii. « From the lapse of time, » dit sir H. Rawlinson, p. 31; *præ magna vetustate*, paraphrase Talbot, p. 38.

² Oppert, *Études assyriennes*, dans le *Journal asiatique*, 1857, t. ix, p. 507-508.

mots ne peuvent signifier en aucun cas à cause des jours reculés¹.

Quant au membre de phrase où M. Oppert avait vu le souvenir de la confusion des langues et qu'il avait traduit : *en désordre proférant leurs paroles*, tandis que les autres traducteurs n'y voient que la mention de la négligence à entretenir les déversoirs d'eaux pluviales, le désaccord provient de ce que M. Oppert a cru reconnaître des idéogrammes dans des signes qui, d'après les Anglais, doivent être lus phonétiquement. Celui-là lit : « la sutisuru musiimi kilam ou kabu pitnu » *sine ordine proferentes verbum cogitationis*; ceux-ci lisent au contraire : « la sutisuru muse mesa, » *absque cura canalium aquarum ejus*. Les signes regardés par le premier comme idéographiques le sont quelquefois en effet et ont la valeur qu'il leur attribue, mais ils ont éga-

¹ C'est dans ce dernier sens que traduit M. Grivel, d'après Ed. Norris. Il prouve de plus que l'interprétation « depuis les jours du déluge, » maintenue par M. Fr. Lenormant dans son *Commentaire de Bérose*, doit être rejetée. — 1° D'abord, dit-il, il serait assez singulier de faire dire à Nabuchodonosor que cette tour avait été abandonnée dès le temps du déluge, parce que cela ferait supposer que, selon lui, elle aurait déjà existé avant le cataclysme. — 2° L'interprétation de *rekuti* par déluge n'a pour elle ni la vraisemblance, ni l'enchaînement des idées du contexte, ni l'étymologie. — 3° L'idée d'inondation est toujours rendue en assyrien par le verbe *raħaz*, en hébreu : « laver. » — 4° *Rekuti* est évidemment dérivé de la même racine que *ruketi*, qui veut dire « au loin, » par exemple, *Innabit ana ruketi*, « il s'était enfui vers les contrées lointaines. » Prisme de Sennachérib, col. 2, traduction de M. Oppert. — 5° A la fin de l'inscription de Borsippa, col. 11, lig. 25, il y a *araku yumi-ya*, « la longueur de mes jours, » identique à l'hébreu *'orek yamim*, « longueur des jours, longue vie. » — *Yum rekuti* est donc l'équivalent de *yum requiti*, « jour éloigné. » Ménant, *Gramm. assyr.*, p. 315. » *Revue de la Suisse catholique*, juin 1872, p. 488-489. — Nous devons du reste faire observer que M. Oppert ne croit pas son interprétation de *rukut* certaine, quoiqu'il ne pense pas non plus qu'on ait prouvé qu'elle est certainement fautive, puisque *rukut* ne se rencontre nulle autre part. (Communication personnelle.)

lement les valeurs syllabiques que leur donnent les seconds, et, selon toute vraisemblance, c'est leur lecture qui est la véritable; on peut même regarder comme certaine leur interprétation de ce passage, sur lequel tous les assyriologues sont aujourd'hui d'accord avec eux.

Reconnaissons-le donc, car il importe de ne pas appuyer la vérité sur l'erreur : il n'est aucunement question de la confusion des langues dans l'inscription de Borsippa; Nabuchodonosor ne confirme nullement par ses paroles la véracité du récit biblique sur ce point de détail, et son témoignage doit disparaître des livres déjà nombreux dans lesquels il s'est glissé¹. Le vainqueur de Jérusalem ne nous apprend qu'une chose : l'emplacement de la tour de Babel et sa forme primitive. Ce qu'il nous dit de ce monument, dont il ne peut nommer l'auteur, et qui remonte à des jours éloignés, ne permet pas de douter, si l'on corrobore et si l'on explique son langage par la tradition chaldéenne, que la tour, dont il a relevé les ruines, ne soit véritablement la tour de Babel. Il n'y a qu'une voix sur ce point, depuis de longs siècles, parmi les habitants de ces lieux, qui n'avaient pas attendu

¹ Il a pénétré jusque dans la *Revue des deux mondes*, où il a été introduit par M. Alfred Maury (15 mars 1868, p. 477). On le trouve aussi, à ma connaissance, dans H. de Riancey, *Histoire du monde*, 1866, t. 1, p. 104; — l'abbé Gainet, *La Bible sans la Bible*, 1^{re} édit., t. 1, p. 243; 2^e édit., 1871, t. 1, p. 220 (où sont soulignées les 42 vies humaines et la confusion des langues); — H. Cavaniol, *Monuments en Chaldée*, p. 4, et p. 322-323; — l'abbé Drioux, dans la nouvelle édition de *La Bible avec les commentaires de Ménochiüs*, 1872, t. 1, p. 37. — Notre observation ne signifie pas d'ailleurs, comme semble l'avoir compris M. Félix Julien dans son excellent *Voyage au pays de Babel*, 1876, p. 43, que l'on ne doit plus citer l'inscription de Nabuchodonosor. La pensée exprimée ici, c'est qu'il est important que les auteurs catholiques ne disent plus que l'inscription de Nabuchodonosor parle de la confusion des langues, puisque en réalité, elle n'en parle pas. Nous avons vu plus haut, p. 321, que la phrase analogue mise par M. G. Smith dans la traduction des Fragments qu'il croit se rapporter à la Tour de Babel ne mérite pas davantage confiance.

la découverte de l'inscription par sir Henri Rawlinson pour appeler les ruines de ce monument Birs-Nimroud ou « Tour de Nemrod. » M. Schrader lui-même, qui traite le récit biblique de « légende, » ne conteste pas cette identification.

« On ne peut douter, dit-il, que la légende (de la Tour de Babel) que nous rencontrons ici (dans la Genèse) ne se rattache à un monument qui a véritablement existé, et que ce monument ne soit le bâtiment sacré, construit en forme de tour, à Borsippa, à l'ouest de Babylone¹. »

¹ E. Schrader, *Die Keilinschriften und das alte Testament*, 1872, p. 35. — Voici la traduction du passage de l'inscription de Nabuchodonosor, qui a trait à la tour de Birs-Nimroud, telle qu'elle a été donnée en 1889 par C. J. Ball.

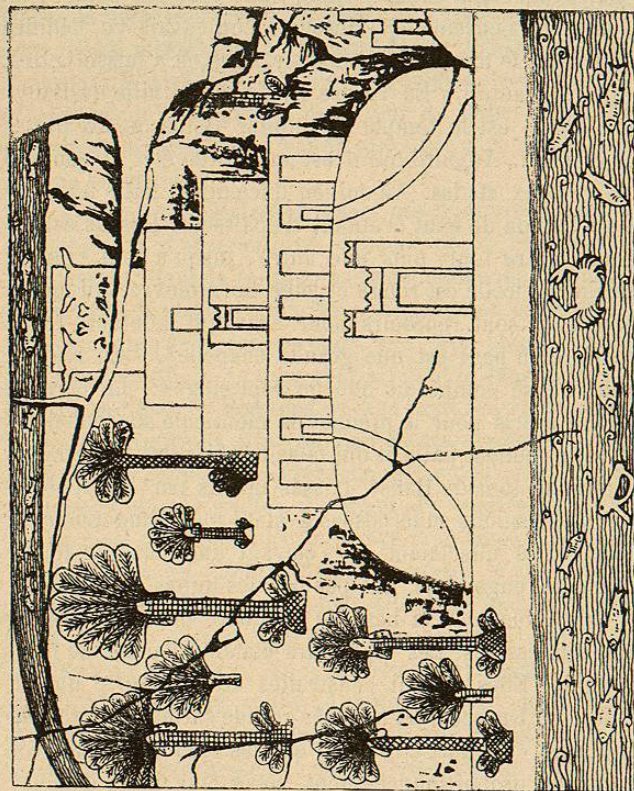
27. At that time, *É-ur-i-mina-ana-ki*, the tower of Borsippa,
28. which a former king had made, and
29. had raised [to a height of] forty-two cubits, and
30. had not reared the top thereof;
31. from distant days it had fallen into decay, and
32. the outlets of its water were not kept in order;

Colonne II.

1. rain and running
2. had torn out its brickwork.
3. The kiln-brick of its casing was broken away,
4. the sun-dried brick of its mass was thrown up in heaps.
5. To repair it the great lord Merodach
6. made me lift up my heart.
7. Its place I altered not and changed not its site.
8. In a salutary month, on a lucky day,
9. the sun-dried brick of its mass and the kiln-brick of its casing,
10. which had fallen, I joined together, and
11. the pieces of it I set up, and
12. the writing of my name
13. on the repairs of the fallen parts I placed.
14. For the making thereof
15. and the rearing of its top, hands I lifted up.

C. J. Ball, *Inscriptions of Nebuchadrezzar*, dans les *Proceedings of the Society of Biblical Archaeology*, février 1889, t. XI, p. 118-121. — La dernière inscription cunéiforme connue qui parle de la tour de Borsippa

Comme nous connaissons la forme de la tour, telle qu'elle a été reconstruite par Nabuchodonosor, et surtout la forme



27. — Tour assyrienne à étages, d'après un bas-relief.

d'une tour semblable de Khorsabad¹, dont M. Place a décou-

est d'Antiochus I^{er} Soter (280-261 avant J.-C.). Elle a été publiée et traduite par M. Oppert dans les *Mélanges Renier*, in-8°, Paris, 1887, p. 217-232.

¹ La tour de Khorsabad est reproduite dans le *Manuel biblique*, 9^e édit., t. I, n° 335, p. 636.